

საქართველოს საგარეო ურთიერთობების მინისტროს

La dislocation U. R. S. S.

et

Les Problèmes du Caucase.

Trois terribles fléaux de tous temps poursuivent l'Humanité, terribles cataclysmes, guerres meurtrières, révolutions dévastatrices arrêtant notre progrès, ils passent comme la mort sur cette terre pêche-resse et menacent l'humanité de barbarie. La vie, les richesses accumulées durant des siècles deviennent la proie des éléments déchaînés. Quelles sont ces forces apocalyptiques et où prennent-ils leur naissance ces fléaux qui sèment la terreur et la dévastation ?

J'en parlerai dans la suite.

I - La Bêtise humaine ; II - La Bureaucratie et III les formules toutes faites, sont les ennemies de l'humanité.

Je trouve dans toutes les circonstances de notre vie terrestre, si complexe, l'application en tant que conceptions indiscutables, des formules faites d'avance. Prises ensemble, elles constituent ces trois fléaux qui rivent notre volonté et notre intelligence et qui, plus d'une fois, causèrent les maux les plus terribles. Le problème d'une lutte avec ces fléaux de l'humanité est un problème d'ordre purement

12.02.22
3

საქართველოს
პარლამენტის
მკვლევარული
ბიბლიოთეკა

psychologique. Il est au dessus des forces humaines de les anéantir complètement, mais réduire au minimum leurs conséquences néfastes est notre devoir sacré.

Comme exemple frappant de la bêtise humaine et la suite des horreurs qui en découle, je citerai de l'histoire de l'autocratie russe. Raspoutine, ce paysan inculte et débauché, criminel du droit commun, devint le principal et quasi unique conseiller du Tsar. D'après ses suggestions on nommait et destituait les ministres. En écoutant les conseils de Raspoutine, l'autocrate russe, courageux certes, mais sans volonté, est devenu, malgré lui, la cause principale de la détresse et de la perte du vaste Empire. Ainsi, pendant les journées de février, fatales pour la dynastie, les Romanoffs sont restés seuls, sans défenseurs, leurs serviteurs de la veille s'empressèrent de jurer fidélité à la Révolution : Des Saussanine, à l'époque, la Russie n'en avait pas et le dernier homme d'État courageux — Stolipine, qui trouva la mort de la main du révolutionnaire Bogroff, désirait sincèrement préserver le Tsar et le pays du grand chambardement par une politique sage, notamment dans la question agraire où il désirait remplacer le système de terres communes par la propriété privée. Il ne fut pas écouté par le Tsar, ni soutenu par l'entourage. La lâche et nonchalante « Camarilla » ne voyait même pas que la Russie autocrate était ébranlée par le fait terroriste de Bagroff. Raspoutine donna le coup de grâce au régime tsariste. Pendant la guerre mondiale, le populaire général Krimoff, avant de mettre fin à

ses jours, confessa qu'il cherchait l'occasion de s'accaparer de force du train impérial et forcer le Tsar à abdiquer. Ce n'était pas un pur hasard que l'âme et le chef de cette conspiration fut le propre oncle du Tsar — le Grand Duc Nicolas, relevé du commandement général et relégué au poste du Vice-Roi du Caucase. Ce que ne purent atteindre durant un siècle de luttes les révolutionnaires russes, ces ennemis irréductibles de l'autocratie, quelques années suffirent à Raspoutine pour créer une haine générale contre le trône qu'il balaya en février et la dynastie et le trône. La faute du Tsar coûta à la Russie des millions de vies humaines, la perte de l'Empire et la sanglante dictature bolcheviste qui dure encore de nos jours.

Pour illustrer le bureaucratisme écoutons le général von Seeckt : « Je me déclare complètement battu dans la lutte contre la bureaucratie militaire » avoue le général von Seeckt.

Enfin l'application des formules toutes prêtes, c'est-à-dire certaines doctrines, en dehors du temps et de l'espace, et ses suites catastrophiques dûes à l'estimation erronée de faits politiques.

Je tiens à signaler l'estimation erronée de l'activité de Lénine et du parti bolcheviste dès l'arrivée de Lenine à Petrograd.

La défense de la sécurité d'État en temps de guerre est en dehors de toute doctrine. Cette vérité, les socialistes russes, maîtres de la situation, n'ont pas pu la comprendre.

La révolution de Février balaya le pouvoir tsariste de la terre russe et l'autocratie inique suivit les dépouilles mortelles de Raspoutine.

Le pouvoir passa exclusivement aux mains des partis socialistes. Le Conseil de Députés de soldats et d'ouvriers donnait les directives au gouvernement. A la tête de ce Conseil se trouvait notre compatriote Tchédzé. Aucune contre-révolution ne menaçait les nouvelles autorités.

De la bassesse et de la lâcheté dans le camp contre-révolutionnaire de droite, le nouveau Gouvernement ne devait dans tous les cas rien redouter. Pareilles bassesse et lâcheté ne méritaient que le mépris. Par contre, la Révolution était menacée par les redoutables contre-révolutionnaires siégeant dans les Soviets même de Pétrograd, c'étaient les bolchevistes et leur chef Lénine. Ainsi dans l'organe suprême du pouvoir révolutionnaire, aux Soviets, se trouvait la plus dangereuse contre-révolution, car l'unique traître et fossoyeur de la révolution n'était autre que Lénine lui-même. En organisant les meurtres, en instiguant les soldats à la désertion, les paysans au lynchage des propriétaires terriens, Lénine faisait la besogne de Caïn. Mais les socialistes russes à peine sortis de l'illégalité et sans expérience des affaires d'Etat, n'auraient pu avoir l'intuition créatrice.

Les intérêts de la Révolution et du peuple russe commandaient l'arrestation immédiate du Comité Central Bolcheviste, Lénine en premier lieu, et, après les événements sanglants de juillet, quand la culpabilité de Lénine fut prouvée, leur exécution. J'ai pris une part active dans la répression de l'émeute bolcheviste de juillet, la cohorte de fer de la garde de Lénine fut prise de panique et d'indéci-

sion, lorsque le courageux ministre de la Justice Périverseff publia les documents prouvant la trahison de Lénine. Dans le camp bolcheviste la panique était grande et si les socialistes Tcheidzé et Kerensky, très populaires, avaient eu la sagesse d'Ebert et la décision de Noske pour en finir une fois pour toutes avec les traîtres, ils auraient fusillé Lénine et tout le Comité Central de ce parti de traîtres. Cette opération aurait pu être exécutée sans encombre. C'était au moment où, ayant appris la trahison de Lénine, la garde rompant la neutralité se mit du côté du Gouvernement Provisoire, exigeant même l'exécution de Lénine. Le moment opportun ne fut pas mis à profit, la colère du peuple ne fut pas exploitée et par ce fait même la victoire sanglante d'octobre fut préparée, la révolution enterrée et la Russie couverte de honte. Mais comment le social-révolutionnaire Kerensky et le marxiste orthodoxal Tcheidzé pouvaient-ils prendre une telle détermination ? A leurs yeux Lénine, compagnon de la veille, restait le même révolutionnaire et marxiste malgré la preuve de ses rapports avec le G. Q. G. allemand. Les doctrinaires aveugles perdaient de vue que l'action de Lénine, dès son arrivée en Russie, ne fut plus dictée par les principes de K. Marx mais par les instructions que ce misérable recevait de l'ennemi. Le gouvernement socialiste Kerensky aurait dû fusiller Lénine, coupable de haute trahison et sauver son pays et la Révolution — mais l'imbécilité des socialistes russes et leurs formules toutes faites, hélas, furent le malheur de la Russie. Ils agissaient d'après une recette socialiste, confectionnée par K. Marx.

M. K. Marx, dans son testament, conseillait aux socialistes de chercher les ennemis de la révolution victorieuse parmi les vaincus. Agissant à l'aveuglette d'après la recette marxiste, cherchant la contre-révolution parmi les généraux et la bourgeoisie, les socialistes ont laissé en liberté, sans la châtier, la bête rouge, mais cette dernière n'a pas tardé de répondre à l'inadmissible tolérance et la grandeur d'âme inutile par le terrible incendie d'octobre dont les flammes ont dévoré toutes les conquêtes de la révolution de février.

Un autre exemple de suites terribles d'application de précédents historiques et de formules toutes faites est la conduite des alliés et leur triste rôle, déjà après l'armistice vis-à-vis de bolcheviks. Au Conseil Supérieur des Alliés la question de l'intervention était à l'ordre du jour. Les partisans les plus convaincus furent Clémenceau et Foch. D'après le plan du Maréchal Foch une intervention des corps alliés devait se faire simultanément par la mer Noire et la mer Baltique. Le plan était excellent en lui-même, mais son acceptation dépendait de l'unanimité des membres composant le Conseil supérieur ; Wilson, Lloyd George, Orlando et Clémenceau. De tous les dirigeants alliés, Clémenceau était le seul qui voyait le péril menaçant la civilisation européenne et l'ordre, par la seule existence du pouvoir soviétique. Wilson, en tant que démocrate, était un adversaire de l'intervention. Ce démocrate niais, dans sa simplicité, voulait voir dans l'instauration des soviets en Russie, la libre disposition du peuple russe. Jadis Lénine s'exclama : nous créerons en Russie un

tel régime où n'importe quelle cuisinière pourra gouverner l'Etat :

En quoi cette fameuse cuisinière de Lénine est-elle plus bête que ce professeur éclairé et qui avait tant à dire à Versailles ? Mais l'adversaire acharné de l'intervention, qui se basait sur un précédent historique, était un autre démocrate dictateur — Lloyd George — se rappelant ce que coûta à l'Angleterre la politique de Pitt, ennemi résolu de la Révolution française, qui lui déclara une guerre sans merci et seulement après 25 ans de luttes acharnées à Waterloo venant à bout de la France révolutionnaire, Lloyd George refusa catégoriquement de prendre part à l'intervention. La France décida d'agir seule, mais cela n'a rien donné. On se rappelle des émeutes de navires de guerre français en mer Noire, dirigées par Marty, et la retraite peu flatteuse de troupes françaises devant les bandes de Grigorieff et cette remise d'Odessa aux Rouges. Mais faire sien le plan du général allemand Hoffman (ce général qui menaça les bolchevistes de faire marcher ses troupes sur Pétrograd, si dans les 24 heures ils n'apposaient pas leurs signatures au bas du traité de Brest-Litovsk) le Français Clémenceau ne le pouvait pas. Après le refus de Wilson et de Lloyd George — pourtant, Clémenceau ne devait pas décliner l'intervention allemande et en le soutenant moralement et matériellement le Père la Victoire, ce vieux Tigre aurait eu droit à la reconnaissance de l'humanité entière. Sans doute il aurait fallu accorder à l'Allemagne vaincue quelques compensations aux frais de la Russie, — pour la libération de son territoire, la

Russie aurait dû être décomposée en divers Etats indépendants, soutenir ces nouvelles formations tant financièrement et militairement que moralement, afin de libérer une fois pour toutes l'humanité des néfastes méfaits du Kremlin, car le bolchevisme ne doit pas être regardé comme un fait isolé et purement russe sans connexion avec la situation politique générale, mais bien comme une plaie et un danger universels en rapport étroit avec les événements d'Europe. L'intervention allemande aurait promptement liquidé les malfaiteurs du Kremlin. L'insatiabilité française força les Allemands à se jeter dans les bras des Bolchevistes. Leur expérience, leur science et leur technique furent mises au service des Sovièts, une armée rouge bien équipée fut créée. Le traité de Versailles porta ombrage à l'honneur national allemand et provoqua la victoire de Hitler. Ce traité était ressenti par le peuple allemand comme une insulte. Versailles tua la République allemande car l'idée de solidarité internationale fut anéantie par ce traité. Les Soviets une fois reconnus, au lieu de gratitude ont riposté par la préparation de l'incendie mondial : proclamation séditionnelle dans les Colonies, un dumping monstre qui aggrava la crise européenne, faisant gémir des millions de chômeurs. Tôt ou tard, l'Europe devra pour se sauver riposter aux Bolchevistes précisément par la politique de Pitt, car seuls l'intervention, l'anéantissement du Bolchevisme et par conséquent la division de la Russie pourront donner de la stabilité aux rapports internationaux. L'insuffisance des connaissances de Lloyd George, la légèreté et l'absence

de tout talent politique de Wilson et enfin, le chauvinisme de Clé-
menceau ont sauvé en 1918 les Bolchevistes d'une punition méritée
mais ont coûté cher à l'humanité. L'attachement pour la paix que
les Soviets proclament aujourd'hui n'est pas sincère, c'est une simple
tactique dictée par la peur. Le partage et la colonisation de la Russie
entrent dans les vues de trois puissances de premier ordre — de
l'Allemagne, la Pologne et du Japon. La dislocation de la Russie
soviétique en plusieurs Etats nationaux n'est pas seulement avanta-
geuse, c'est une nécessité pour le Monde. Mais ce qu'on pouvait
obtenir en 18, une nouvelle intervention exigera plus d'efforts et de
victimes de l'humanité. Quant à nous, peuple subjugué par la terreur
bolcheviste, il nous faut une plus grande maîtrise de nous-mêmes et
de la circonspection.

Deuxième Partie

NOS PROBLEMES

L'exil, disait Victor Hugo, après la peine de mort est la plus cruelle punition.

Les émigrés de tout temps et de toute provenance connurent les cas de provocation et de trahison. Nos Véchapeli et consorts ne sont ni les premiers, ni les derniers.

Les grands mouvements de caractère universel, national ou religieux ont leurs martyrs et leurs Judas, il faut passer par le calvaire et les souffrances du Golgotha pour apprécier la douceur de la victoire. L'agonie du pouvoir soviétique a depuis longtemps commencé, tôt ou tard il doit finir son existence d'une mort violente.

Ayant une tradition gouvernementale plusieurs fois séculaire, nous, Géorgiens, sommes les plus mûrs parmi les différents peuples du Caucase prédestinés à une grande mission historique — créer la solidarité fraternelle des peuples du Caucase et l'idée de la Grande Ibérie — la Géorgie de la reine Tamar, en créant la Confédération Caucasienne — voilà notre Idéal. Dans l'idée de la confédération caucasienne se trouve tout notre avenir. La Géorgie, en tant qu'Etat souverain, ne pourra exister, si ses frères caucasiens : d'Arménie, les Montagnards et d'Azerbeïdjan devaient gémir sous le joug étranger.

Les hommes politiques géorgiens sont dans l'erreur, en nous conseillant, par crainte d'irriter Moscou, de ne pas poursuivre la défense de l'idée du Caucase indépendant. Du point de vue politique et national les conseils de ces politiciens sont dénués de toute logique. La Puissance la plus dangereuse qui s'efforcera, d'abord par les intrigues et ensuite par la force, de détruire la solidarité des peuples caucasiens — c'est la Russie, afin de s'accaparer de sa proie et de lui réimposer son iniquité et sa brutalité. Mais notre devise reste

inébranlable. Et c'est ici que nous, les Géorgiens, jadis les seuls maîtres aux confins de l'Asie, devons nous montrer politiciens subtils et soldats résolus. Toute l'organisation de la défense du Caucase doit reposer sur nos épaules. Et si les circonstances l'exigent, nous ne devons reculer, devant rien, comme en 1921, même devant la famine. Car la victoire russe, noire ou rouge, nous réduira à l'esclavage et à la misère et portera un coup mortel à nos aspirations nationales. Donc, notre but politico-militaire exige impérieusement la création du Caucase. Etat souverain et indépendant avec la possession des mers Noire et Caspienne. Ceci forme le point le plus important de notre programme politique et militaire.

La stratégie dépend toujours de la politique et dans ce domaine les fautes commises ont une répercussion des plus néfaste sur la vie des Peuples et des Etats. Toute politique nationale doit être réaliste, les illusions en politique, c'est la mort.

Seule la politique froide, calme et réfléchie est acceptable et rationnelle pour qu'on puisse la résoudre. Les problèmes politiques et militaires. Etes-vous chef d'armée ou politicien, vous devez savoir: 1) ce que vous désirez ; 2) comment l'adversaire pourrait empêcher l'exécution de votre plan.

Ici, je compte m'arrêter pour exposer en détail la question d'intervention. Notre but est la Géorgie libre et autonome ; mais pour que la Géorgie existe et prospère — il faut que ses voisins soient également indépendants, unis en une confédération qui formerait une famille des peuples caucasiens. Nous avons succombé parce que l'Azerbeïdjan s'orientait vers la Turquie dans le brouillard des errements religieux et sous l'hypnose du panislamisme belliqueux se soumettant d'abord au sultan de Stamboul et ensuite à Ankara.

Voilà la principale cause de notre perte. Quant à l'Arménie elle tomba dans le filet de l'impérialisme russe et joua le triste rôle d'agent de Denikine chez nous. Mais seule la Géorgie, cette championne de la solidarité caucasienne avait le jeu trop dur ; la discorde et les intrigues au sein de la famille des peuples caucasiens ont paralysé le noble essai des Géorgiens. Cette intrigue diabolique est-elle disparue qui sème la haine et la discorde parmi les peuples frères du Caucase ? Cette question demande à être mise en lumière, si l'Azerbeidjan, Montagnards et l'Arménie se débarassaient des influences turque et russe et si au lieu de la politique néfaste, l'idéal de l'Etat Caucasien pénétrait dans leur conscience nationale pour en devenir la leur, alors nous n'aurions plus aucun ennemi à redouter. Mais en est-il ainsi ? La réalité est autre. La conduite des Arméniens me semble non seulement douteuse, mais franchement inamicale aux aspirations nationales des peuples du Caucase. Ni en Géorgie, ni à l'Etranger je n'ai rencontré d'Arménien sincèrement disposé à la solidarité caucasienne. Je suis né et élevé en Cartli, même les Arméniens de Sourami habitant depuis des siècles en Géorgie se réjouissaient de notre malheur. Dans le pouvoir soviétique ils saluèrent non pas l'Etat du prolétariat révolutionnaire, mais l'émanation du pouvoir russe qui détruisait la Géorgie abhorrée. Dans cette haine tous les Arméniens sont solidaires et cette haine à notre égard a un caractère de défense religieuse nationale que moralement ils approuvent. Taire cette triste vérité constituerait un crime devant le peuple géorgien et pour éviter la répétition de la sanglante aventure de l'année 1918, où les Dachnaks, sans déclarer la guerre, nous attaquèrent pour s'emparer de Tiflis, aucun gouvernement géorgien, sans être accusé de trahison, ne pourra abandonner à la

légère notre Lori, dont le nom est lié non seulement à notre lutte héroïque et à la page glorieuse de la vieille et invincible chevalerie géorgienne, mais aussi à notre sécurité. Eloigné seulement de 80 à 100 Km. de la capitale, notre centre politique, historique, national et économique, Lori a une importance stratégique énorme pour nous, car nous devons envisager l'éventualité où l'Arménie pourrait être notre adversaire et pour parer l'attaque dans le flanc et dans le dos de la part de cette Puissance, lorsque la majorité de nos troupes avec les Azerbeidjaniens et les Montagnards auront à coopérer au littoral de la mer Caspienne sur la ligne Grosno-Temir Han-Choura - Petrovsk-Derbente Lori en possession de l'Arménie pourrait être gros de conséquences pour nous et même entraîner la perte de toute cette campagne. Le danger arménien existera tant qu'un État tampon fort — l'Ukraine — ne se placera pas entre nous et la Russie. L'existence de l'Ukraine rendra la sagesse aux Dachnaks déçus, à ces rêveurs de la Grande Arménie et à la place de sanglants aventuriers et de chauvins aveugles fera de ces hommes énergiques et courageux des champions éclairés de la solidarité caucasienne. Lori, en aucune circonstance, ne pourra être dans les mains des Arméniens, en tant qu'ancienne terre géorgienne, elle, ne peut être l'objet de trafic.

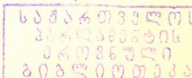
L'alliance avec les Montagnards nous serait précieuse si les divers peuples qui les composent : Daghestanien, Tchelchene, Cabardiens, Ossetes et Vircassiens formaient une unité politique sur des bases

fédératives. La lutte héroïque pour leur indépendance et le nom immortel de leur chef Chamil, ce champion et héros légendaire du Caucase du Nord, hantèrent dès l'enfance nos cœurs, appelant à l'admiration, par l'exemple unique dans l'Histoire, de leur témérité durant 60 ans de lutte. Il a fallu aux Russes des pertes énormes en hommes et en argent pour briser la volonté de leur héros plein d'abnégation. Le rôle des Géorgiens envers les Montagnards durant leur prise avec la Russie me rappelle la conduite des Arméniens envers nous en 1918. Cette conduite qui, pour ne pas dire davantage, était anti-nationale et traître portait à l'idée de la solidarité caucasienne un coup mortel. Mais si l'incompréhension des intérêts réciproques pouvait trouver une justification dans la conscience religieuse des Géorgiens et Montagnards d'il y a environ un siècle, — car entre les Montagnards musulmans et les Géorgiens Chrétiens la guerre à base politico-religieuse était constante, — mais les erreurs sont comprises par notre génération et alors la position des Arméniens ne porte pas le caractère d'une maladie passagère ou d'une légèreté, de ce que nous avons souffert jadis, mais c'est en principe suite à leur conception nationale, que les Dachnaks sont d'une orientation russe. L'existence même d'une Arménie, leurs chefs qualifiés ne se la représentent que dans le cadre d'une grande Russie. Malgré les leçons du passé, ils tiennent à cette orientation : aussi le danger arménien a des racines plus profondes ; le manque d'accès vers la mer, le mécontentement de leur sort, l'image de la grande

Arménie un rêve irréalisable, une aberration malade dans l'esprit des Dachnaks. Les Arméniens ne peuvent pas être nos alliés loyaux dans la lutte probable avec l'ours nordique et afin d'éviter la trahison et la surprise, notre sentinelle doit se placer une fois pour toutes à son poste sur les hauteurs environnant Lori ; alors seulement le coup de feu traître n'atteindra pas son but.

Il est par contre, aisé de nous entendre avec les Montagnards : la Chaîne du Caucase, notre arbitre et protecteur a fortement tracé les limites de chacun. Ici, heureusement pour nous, aucun litige territorial. Et s'ils voulaient admettre chez eux nos Ossètes, nous dégagerons bien volontiers notre province de Cartli de ce fardeau. En ce qui concerne les 50.000 Abkhazes, c'est une question de famille, quelques malentendus sous le toit paternel. La seule possibilité d'un avenir meilleur pour les Abkhazes et pour nous-mêmes c'est notre union historique séculaire. La Géorgie est notre mère commune et aimante et elle seule est capable d'assurer sous son égide un développement vigoureux à sa culture ibero-abkhaze. Il ne peut exister aucune séparation en Abkhazie et nous n'avons rien à craindre de ce côté.

Nos rapports avec Azerbeïdjan sont d'une importance capitale. L'Arménie étant couverte par Lori, nous pouvons nous en passer, l'absence des Montagnards ne se fera pas sentir douloureusement sur notre vie politique et ne constituera pas une menace à notre liberté. Et si l'Ukraine en Etat souverain, ne formait pas une



13

Puissance entre nous et Moscou, il serait même plus avantageux, par considérations purement stratégiques, que les Montagnards restent en dehors de notre Union. Couverts par la Chaîne du Caucase, nous serons en sécurité et à même, en cas de besoin, sans risque et sans grands efforts, de tenir en échec l'adversaire puissant. Sans l'Azerbeïdjan aucune indépendance n'est possible pour nous. La Création d'un Etat fédératif Azerbeïdjan-géorgien est d'une nécessité vitale pour nous et c'est la quintessence de notre politique nationale. Plus cette Union sera forte, plus nous nous sentirons forts et plus nous pourrions envisager notre avenir avec calme. Il faut assurer la garde et la défense, contre l'agression d'un tiers, de notre ligne principale d'opérations : Bakou-Tiflis — Batoum, qui constitue l'artère sensible primordiale. C'est l'histoire même qui nous la donne en stratégie nationale, comme un commandement catégorique et défini. C'est une question de vie ou de mort. Heureusement nulle part nos intérêts ne se heurtent à ceux de l'Arzerbeïdjan. Nos malheurs nous ont rapprochés, la voie de la compréhension et de la confiance est ouverte. Si le plan-islamisme n'est point mort, la trahison et les expériences de Kemal-Pacha, l'action de ce mortel poison n'est plus dangereux : car notre commune tragédie a servi de leçon à nos voisins de l'Est. Pourquoi le Croissant ne s'accorderait-il pas avec la Croix de Sainte Nina puisque notre vie même en dépend ? Et si à l'avenir l'hypnotiseur — un derviche ou simplement un politicien — essayait pour ses buts perfides d'utiliser la croyance

religieuse de musulmans azerbeidjaniens, en lui rappelant les préceptes coraniques qui ont pour base l'unité de tous les croyants et essayait de provoquer l'enthousiasme mystique de jadis, ses efforts seraient vains. L'Azerbeidjanien pourra lui rappeler le proverbe arabe . on peut tromper une fois l'homme honnête, mais la seconde fois on ne trompe que l'âne. Dans la lutte pour son existence nationale l'Azerbeidjan aura à ses côtés ses fidèles alliés les Géorgiens. Même à présent, il lutte avec les Géorgiens pour le bien commun — le Caucase — contre les bourreaux du nord. A l'émissaire turc, notre voisin rappellera sa trahison et les souffrances endurées. Il ne faut pas perdre de vue que la Turquie fut l'alliée de la Russie qui versa des flots de sang musulman et qu'Aukara ne fit rien pour soulager les maux de ses corégionnaires — Aux gémissements des Musulmans du Caucase a répondu un seul de leurs voisins — La Géorgie chrétienne. Dans la lutte héroïque commune contre le Pouvoir athée des barbares moscovites, basée sur la compréhension réciproque et la communauté des intérêts, on n'a pas à redouter les intrigues de Caïns moscovites ou anatoliens. Notre alliance prendra la forme définitive et sûre. La Turquie, si ses hommes politiques n'ont pas oublié l'Histoire, est la première intéressée dans l'existence d'un Etat Azerbeidjano-Géorgien fort. Qu'on se rappelle que c'est la Russie qui chassa la Turquie des Balkans et sans le Bolchevisme, peut s'en fallut que la Russie ne s'accaparât de Constantinople et ne transformât la mer noire en un grand lac russe où le soldat russe

serait devenu le maître et la sentinelle des Dardanelles : La Turquie même aurait été effacée de la surface terrestre. Ankara ne doit pas nous pousser au désespoir, l'exemple de nos grand'pères démontre que sous les Russes nous devenons, des ennemis redoutables pour le chauvinisme turc. Aux noms des généraux géorgiens sont liées les éclatantes victoires des armes russes et les pages noires des défaites turques. Il est inconcevable que les nouveaux dirigeants turcs songent à mettre fin à la vie politique de leur pays : car comment appeler autrement que par le suicide leur politique envers la Géorgie. La sincérité d'Ankara doit se traduire dans le geste : elle doit définitivement renoncer à Batoum et la province d'Adjara ; nous rendre, de son propre gré nos vieilles cités — Ardagan et Artvine — et nous permettre de venir en aide morale à nos frères de race les Lazes. Et si les Géorgiens musulmans exprimaient le désir de quitter la Turquie Ankara se doit de ne pas entraver leur émigration en Géorgie. Alors seulement se dissipera notre méfiance envers la Turquie. Eliminer les Arméniens du district de Bortehalo, cette mesure sévère s'impose pour l'Etat et est lié à notre sécurité. Ayant pris part à deux campagnes dans ce district je peux, par expérience, dire tout ce que signifie la présence de la population antagoniste dans l'arrière. Cette élimination est la seule issue contre la répétition des cauchemars des années 18 et 21. Il serait de notre devoir d'attribuer les terres rendues libres à nos frères exilés.

Troisième Partie

LA RUSSIE

Tout en me comptant parmi les connaisseurs de la Russie en qualité d'ancien élève de son école militaire et comme soldat, parlant d'elle je reste toutefois dans les cadres de chevalerie géorgienne et d'objectivité. Dans mes appréciations impartiales, le lecteur ne trouvera ni l'ignorance ni la légèreté, si à la mode, ni l'impertinence juvénile ou maladive. « Quel rébus, quelle profondeur et quel peuple. Quels dons, quelle endurance et quelle bravoure. Je fus témoin de leur marche au feu sans armes » dit de la Russie et des Russes le premier ministre de Roumanie-Duca. Même après la cruelle guerre civile, l'expérience sanglante de Lénine et les folies du plan quinquennal qui menèrent le pays au cannibalisme et consommèrent la perte de 25 millions d'hommes, la Russie est cotée comme une grande Puissance dans la balance des rapports internationaux. Les pays vainqueurs comme la France par exemple, cherchent son appui et son alliance. Le représentant des incendiaires pacifistes, le commissaire du peuple aux affaires étrangères Litvinoff est élu même vice-président de la Conférence de désarmement. En comparant les deux révolutions, en Chine et en Russie, vous ne pouvez pas ne pas remarquer à quel point l'idée de dominer est enracinée chez les Russes.

Nankin n'a pas à se louer de l'autorité ni de la puissance de Moscou, tant au point de vue de ses relations avec l'Étranger qu'en ce qui concerne les affaires intérieures.

Ni Kief, ni Tiflis, ni Minsk — les capitales de soit disant républiques nationales de l'Union Soviétique — n'oseraient faire un pas

sans l'autorisation de Moscou le Terrible. Le représentant de G.P.O. de Moscou est le seul maître de ces républiques au nom de Moscou la Rouge, il fait la justice. Peut-on s'imaginer le libre arbitre des mandarins de Pékin ou de Canton dans le royaume de Staline ? Historiquement la Russie servait en quelque sorte de pont entre l'Europe et l'Asie, se différenciant de l'une et de l'autre et n'abandonnant ses liens historiques avec aucune d'elles. Nonobstant 3 siècles du joug mongol qui marquent le peuple russe d'un cachet particulier, la Russie croissait et se développait dans des conditions historiques spéciales inconnues tant en Asie qu'en Europe. Au commencement du XVIII^{me} siècle, ils étaient au bord de l'abîme, les Polonais étaient les maîtres à Moscou et sans le légendaire Soussanine, Dieu sait quelle direction aurait pris l'Histoire de ce grand peuple. Un siècle plus tard, au commencement du XVIII^{me} siècle, sous la forte personnalité de Pierre le Grand, la Russie devenait un puissant Empire. Encore un siècle après, au début du XIX^{me} siècle, elle délivre l'Europe du despotisme de Napoléon et à Borodino inflige à la France du Grand Corse un coup fatal. D'inguérissables blessures de Borodino, la France chevaleresque trouva la mort glorieuse à Waterloo ; Barclay de Tally, Koutousoff, notre Bagration ne cèdent ni en intelligence, ni en bravoure aux maréchaux de Napoléon. Et enfin, dans cette guerre mondiale, la Russie, grande Puissance mondiale, sauve la France du désastre : sans le dévouement russe dans les lacs de Masurie, et les Belges près de Liège, le miracle

de la Marne n'aurait pu se produire. La Russie, sans parler de la Belgique sauva l'Europe du militarisme prussien et donna la possibilité aux Alliés de vaincre l'Allemagne impériale. Voilà ce que dit l'écrivain militaire allemand Werner Blumellug dans « La Guerre Mondiale » p. 338 : « Cette Russie mystérieuse est en déclin, mais son armée décomposée intérieurement, trois fois lasse de la guerre est encore assez forte pour disloquer le front autrichien » et à la page 297 » « La Russie saignée à blanc, se releva encore une fois lorsqu'elle entendit l'ordre d'attaque habituel. L'Angleterre et la France poussèrent la Russie dans les bras des Bolchevistes. »

La légèreté d'appréciation de la Russie par mes compatriotes m'étonne. Si les jeunes gens élevés à l'Étranger sont excusables pour leur inattention et leur ignorance de l'Histoire russe, les circonstances atténuantes ne peuvent plus s'appliquer aux chefs responsables ou tous ceux qui prétendent à ce titre. La politique réaliste ne se base point sur la haine aveugle et maladive. Par sa bravoure le soldat russe non seulement ne cède en rien au soldat turc mais le dépasse même. Le général anglais Townsen caractérise ainsi le soldat turc ; ils sont les plus tenaces de tous les soldats d'Europe. Solidement soudés en une masse, ils sont plus tenaces et plus solides que les Allemands. « Près de Sarakamèche, à Van sur le Tchorokh et Erzetoum le soldat russe vainquit son adversaire tenace et énergique et lui arracha la primauté de bravoure militaire. Ainsi la Russie est notre plus tenace adversaire et le plus redoutable ennemi.

« Sans le Caucase la Russie disparaîtrait comme empire. Nous pouvons admettre le détachement de la Finlande, pays limitrophe de la Baltique, mais nous ne pouvons pas admettre la perte du Caucase. » C'est l'opinion de tous les Russes. Nous sommes prêts à tenir compte des intérêts de notre puissante voisine et à lui donner entière satisfaction dans ce domaine, mais renoncer à notre liberté, exiger de nous notre suicide politique pour satisfaire les visées impérialistes de la Russie, nous n'y consentirons jamais. Le Caucase défendra son honneur et sa liberté, les armes aux mains. Les menaces de guerre avec la puissante Russie ne doivent pas nous effrayer; pour cette guerre nous devons nous préparer consciencieusement et nous chercher de fidèles alliés. L'exemple de la Belgique qui n'a pas craint le Goliath germanique nous apprend que ce ne sont pas toujours les plus forts qui sortent les victorieux. S'il est impossible de trouver le modus vivendi par la voie pacifique avec la Russie, la guerre avec cette Puissance sera une mesure sanglante de notre Selfdefence, car nous savons par l'expérience qui nous coûte très cher, que les Confédérations, Fédérations, ou Protectorats avec la Russie finissent toujours par notre esclavage politique, c'est-à-dire que ces mots pompeux ne servent que d'alibis mensongers aux diplomates russes. Notre connaissance de la Russie remonte loin dans l'histoire. Le premier mari de notre grande Reine Tamar, prince Youri, fut le fils d'André Bogolubski. Ce mariage fut rompu. Le petit îlot chrétien dans l'océan musulman, désespéré prêt à l'engloutir dans les flots

de sa superstition islamique, le pays de Ste Nina, aux jours de son isolement et de son dépit, tournait plus d'une fois ses regards vers son coréligionnaire nordique et malgré des trahisons systématiques de la part des tsars de Moscou et de St-Pétersbourg impérial, la Géorgie croyait naïvement à l'aide de la grande Puissance chrétienne. Voilà la caractéristique que notre savant Avalichvili nous donne de nos rois : « les plongeurs habiles entre les roches sous-marines de la politique orientale, nos rois tombèrent, comme les enfants naïfs sur l'amorce de l'orthodoxie moscovite ». Écoutons l'Histoire, Pierre le Grand projetant l'expédition en Perse fit alliance avec nous, nous trahit et laissa le Roi Vakhtang en pâture au lion de l'Iran en furie. Le roi est forcé de s'exiler en Russie; dans son exil il est suivi par l'élite de nos militaires et de nos lettrés. De cette perte, dit notre Histoire, la Géorgie ne put se remettre même sous son génial chef royal Irakli II — Catherine II répéta textuellement la trahison de Pierre, elle laissa détruire le pays qui se confia à elle par le terrible Chah Agha Mamed Khan. Dans ses trahisons systématiques, St-Pétersbourg poursuivait le but bien déterminé : réduire la Géorgie au découragement complet et à l'épuisement physique pour l'épingler sans douleur à la couronne de l'autocratie russe. Dans ce jeu inhumain, l'impérial St-Pétersbourg ne cède en rien — ni en intelligence ni en cynisme, aux impudences de Caïns du Kremlin — Non seulement la Géorgie a été assassinée par les Bolchevistes russes, mais ses dépouilles ont été insultées par les meurtriers.

Comment interpréter autrement la conduite du Colonel Tatleben, chef de détachement de troupes russes, envoyé aider le Roi Irakli II et qui l'abandonna à mi-chemin, laissant seul le roi à Aspendsa en face des forces turques très supérieures. Mais sans ordre précis pouvait-il tourner les talons, comme le fit Totleben; ne s'embarrassant même pas de faire violence à la population en obligeant les fidèles sujets du roi de Géorgie à prêter le serment de fidélité à l'Impératrice russe. Voilà l'alliée que la Géorgie trouva auprès de la Russie Impériale. Et l'acte de l'annexion de la Géorgie, où l'empereur Paul I par un simple paraphe abolissait les droits de notre vieille dynastie et transformait l'antique Ibérie (Géorgie) en simple province russe, peut-il être considéré comme légal ? La Géorgie n'avait-elle pas payé assez cher pour se méfier de la dynastie des Romanoff ? Et dans toute cette comédie russe, la duperie et la tromperie ne se répétèrent-elles pas en la légende communiste : « la libération du prolétariat géorgien par l'Armée Rouge de leurs oppresseurs socialistes géorgiens ? » Perfide fut envers nous la Russie Impériale et la trahison caractérise le Pouvoir soviétique actuel. La Géorgie fut étouffée parce que Moscou avait besoin de Batoum pour l'exportation du pétrole de Bakou. Le pétrole pour Lénine avait non seulement sa valeur économique mais aussi une grande importance politique.

Le Mystère par lequel les ravisseurs du général Koutepoff ne furent pas découverts et châtiés, réside dans le fait que toute la

marine de guerre ainsi que commerciale française est ravitaillée par le pétrole soviétique et il a fallu avaler l'affront de tchéka.

Pour se représenter plus clairement cette importance colossale du pétrole caucasien dans la vie économique et politique des Soviets, je conseille au lecteur de lire l'ouvrage de Fisher « La lutte autour du Pétrole » laissant de côté l'insinuation de l'auteur, qui veut relier notre insurrection de 1924 au nom de Deterding, grand capitaine d'industrie s'exprime ainsi : l'Ennemi des soviets comme il le déclare, Fisher, rend un mauvais service à ses maîtres bolchevistes quand il affirme une vérité économique bien connue qu'il est très important de posséder de riches gisements pétrolifères et plus important encore d'avoir la possibilité d'exporter à bon marché, autrement dit d'avoir sur son territoire un port bien outillé. En exemple il cite la Perse. On sait que le nord persan contient de riches gisements de pétrole. Le gouvernement du Chah concède l'exploitation de ces gisements à la société américaine Rockefeller, mais l'intervention soviétique a fait crouler cette affaire en refusant le transit de ce pétrole par Enseli Bakou — Batoum et l'exportation par un port du Golfe Persique provoquait de tels frais que toute possibilité de soutenir la concurrence sur le marché devenait impossible. La Géorgie fut conquise et réduite à l'obéissance par le feu et la flamme de l'armée rouge car Lénine prévoyait notre refus de transmettre le pétrole par Batoum.

Dans ce cas, Lénine s'avère plus clairvoyant et plus intelligent que

nos dirigeants politiques.

Le gouvernement Géorgien tomba net dans le piège infernal des bourreaux moscovites. La démobilisation ordonnée après la visite de l'ambassadeur des Soviets et l'assurance apportée par ce bandit de la loyauté de Moscou envers Tiflis, a eu des conséquences néfastes pour l'organisation et l'issue de la défense. L'ignorance et la légèreté de l'Etat-Major, privant le pays d'une cavalerie comme la réserve stratégique de l'armée, étouffa dans l'œuf tout espoir de victoire. Les généraux Odichelidzé et Kvinitadzé sont les principaux coupables de cette décision criminelle — ils furent châtiés, mais hélas ! La Géorgie écrasée et assujettie gémit sous le joug du pouvoir satanique des bolchevics russes.

L'ennemi, comme les Soviets, né par la trahison et dans le sang, ne méritait pas la confiance que notre gouvernement lui accordait. La stratégie nécessite une aide puissante et réelle et dans ce domaine le devoir de la politique est de venir au secours de sa sœur cadette. Le tsar des cadavres Lenin frappa la Géorgie et grâce aux baïonnettes de son Armée rouge triompha. La possession de la Géorgie pour Moscou est un grand avantage stratégique, politique et économique. Si la stratégie vise un but et n'obéit pas à des principes, elle reste toujours au service de la politique. Mobile dans ses idées, la politique doit trouver toujours de nouvelles issues à des situations compliquées.

L'épée prussienne aurait-elle pu à elle seule unir les Allemands

et ériger l'empire sans Bismark ? Entre les mains du génial chef politique Bismark l'épée aiguisée pouvait être victorieuse, car sa politique créa toutes les conditions de la victoire. Sans Clémenceau pouvait-on songer à la victoire française ? La réponse du Kronprinz est assez claire : si nous avons eu, dit-il, un chancelier de la taille de Clémenceau, l'Allemagne serait sortie victorieuse de cette guerre. Notre pays, malheureusement n'a pas eu du côté politique le soutien sans lequel toute victoire est inimaginable. Comment pouvait-il se traduire ce soutien ? Dans la recherche d'alliés sûrs. Grâce aux efforts de notre délégation à l'étranger ainsi que de notre ministre des affaires étrangères, notre indépendance fut reconnue par les Alliés, mais du moment que la société des nations nous refusait sa protection, la situation devenait grave pour nous. Aucune des puissances occidentales, fatiguées par la guerre, ne pouvait nous venir en aide. L'Italie se trouvait au bord de l'abîme, à la veille d'une guerre civile. Elle trouva son sauveur dans la personne de Mussolini. Les gouvernements de Belgique et de France se trouvaient sous des partis de gauche ou socialiste; leur sympathie pour les Bolchevistes est connue. Em. Vandervelde, le chef de la ligue Internationale sous la menace de la grève générale, mit en échec le ravitaillement de l'armée Polonaise, l'alliée de la France, lors du conflit russo-polonais. Quant à l'Angleterre, Lloyd George déclara ouvertement que notre sort ne l'intéressait pas. Abandonnée par tous, la Géorgie avait un dernier atout — le général Wrangel, chef politique et mili-

taire des Russes blancs. Le Général Wrangel était un grand homme, il fallait s'entendre avec lui. Il aurait pu être l'allié de la Pologne. D'un effort commun avec lui, nous aurions chassé les Bolchevistes non seulement de la Géorgie mais de tout le Caucase. A-t-on fait des démarches pour s'entendre avec le G. Wrangel ? Je l'ignore. Jordania redoutait-il le renouvellement d'actes à la Tatlleben, une dictature militaire ou voulait-il garder la pureté et la fidélité de ses principes socialistes, il serait oiseux de le chercher car N. Jordania et E. Guéguétechkōri sont en vie et eux seuls pourront satisfaire la curiosité de mes compatriotes.

Etant grièvement blessé, je me trouvais à l'hôpital de Tiflis depuis quelques jours après l'évacuation de Tiglis lorsque je reçus la visite d'un officier de l'Armée rouge, qui me dit : nos troupes ont subi une défaite à Kachouri, il est décidé de faire sauter l'arsenal de Tiflis et de prendre des otages. Un groupe de communistes décida de rester et de ne pas suivre l'armée rouge dans sa retraite ; si je pouvais leur garantir la vie sauve, ils empêcheraient la destruction de l'arsenal et prendraient sous leur garde les otages. J'ai donné ma parole d'être leur défenseur auprès du Gouvernement. Pensez ce qu'il eût pu advenir si notre armée exténuée avait reçu l'aide de 50.000 hommes de Wrangel. Que l'Histoire prononce elle-même sa sentence. La politique de la future Géorgie sera nettement nationale et son but principal sera de se porter au secours de sa sœur cadette, la stratégie.

Il y a différentes catégories d'alliés. Les Montagnards et l'Azerbeid-

jan, sans lesquels notre sécurité n'est pas possible, comme je l'ai déjà dit, sont nos alliés les plus proches. L'Arménie et la Turquie, comme je l'ai également écrit, sont au nombre de nos alliés naturels. Dans le nombre de nos alliés naturels, il faut compter également l'Angleterre et l'Italie. Si la Russie engloutit le Caucase, il est clair que dans l'espace d'un quart de siècle, elle sera la maîtresse des Dardanelles, La Russie au bord du Bosphore et des Dardanelles est une menace directe pour l'Europe et le Canal de Suez. Pour le canal de Suez, l'Angleterre, ami traditionnel de la Turquie, en devint l'ennemi le plus acharné. Tout homme instruit se rend compte de l'importance, pour la Grande Bretagne, de Gibraltar — Suez — Singapoor —. L'Angleterre s'accomodera-t-elle de ce voisinage russe ? Refoulant les Italiens des Balkans, la Russie aux Dardanelles transformera la Méditerranée en mer russe, les Balkans également en terre russe. L'existence même de l'Italie comme grande Puissance deviendrait précaire. Ainsi le champ d'action pour notre diplomatie est vaste, nous ne sommes pas aussi seuls que le pensent quelques-uns de nos compatriotes chagrins. En ce qui concerne la France, l'apparition, aux bords de la Méditerranée d'une nouvelle Puissance mondiale, — la Russie — ne constitue pas un danger pour elle ; au contraire, se trouvant sous la menace de la revanche allemande et de la convoitise italienne au sujet de la Corse et de Nice, la Russie sur le Bosphore est une alliée naturelle pour la France.

La France ne peut plus retomber dans les erreurs de ses deux

empereurs, la politique anti-russe de deux Napoléon, la conduite vers Waterloo et vers Sedan ? Ainsi sur la France, patrie de tous les réfugiés, nous ne pouvons pas compter. Peut-on acquérir son aide en échange du pétrole et de la manganèse. C'est là une question de détail. J'ai esquissé simplement les possibilités futures d'action pour notre diplomatie. De son intelligence et de son énergie, de son aide réelle à notre stratégie nationale, dépendra notre avenir.
